



SEUIL(S)

DISPOSITIFS DE L'HÉTÉROTOPIE EN ARCHITECTURE
ANTOINE GEIGER & AUGUST HIJLKEMA



WORKSHOP ENSA PARIS MALAQUAIS

FÉVRIER 2022





« Il y a donc des pays sans lieu et des histoires sans chronologie ; des cités, des planètes, des continents, des univers, dont il serait bien impossible de relever la trace sur aucune carte ni dans aucun ciel, tout simplement parce qu'ils n'appartiennent à aucun espace (...) c'est la douceur des utopies. Pourtant je crois qu'il y a - et ceci dans toute société - des utopies qui ont un lieu précis et réel, un lieu qu'on peut situer sur une carte ; des utopies qui ont un temps déterminé, un temps qu'on peut fixer et mesurer selon le calendrier de tous les jours. Il est bien probable que chaque groupe humain, quel qu'il soit, découpe, dans l'espace qu'il occupe, où il vit réellement, où il travaille, des lieux utopiques, et, dans le temps où il s'affaire, des moments uchroniques. »

Michel FOUCAULT, Les Hétérotopies,
France-Culture, 7 décembre 1966.

Etudiants

Aurore Blachier
Marine Boher
Angelina Cardinali
Owen Conjard
Elsa Fernandez
Virgile Galoux
Marion Gaudé
German Gomez Grijalva
Thomas Lamaguy
Arthur Lyotier
Leen Matta
Talinga Notaras
Capucine Smirou
Louison Tessier
Anna Tilly
Suzanne Velan
Julia Wiesiollek

Encadrants

Antoine Geiger
August Hijlkema

Enseignant parrain

François Gruson

OBJECTIFS DE L'ENSEIGNEMENT

Certains lieux ont la capacité de nous projeter hors du monde. Parfois de par leur emplacement, d'autres fois par leur morphologie ou leur programmes spécifiques. Tous néanmoins, mettent en scène une série de dispositifs matériels et immatériels pour préparer le franchissement d'une succession de seuils, de portes, de passages. Ce workshop partira de la notion d'Hétérotopie énoncée par Foucault, pour comprendre ce qui fait la puissance de ces seuils. L'objectif est de produire une petite architecture, sous la forme d'un projet de pavillon présenté en maquette et en dessin lors d'une exposition finale. Ce dernier concentrera un certain nombre de principes spatiaux et narratifs, de manière à proposer une réelle expérience de voyage lors du jury. Il a pour but d'entraîner les étudiants à infuser ces notions dans le projet d'architecture, et de construire un récit immersif.



CONTENU

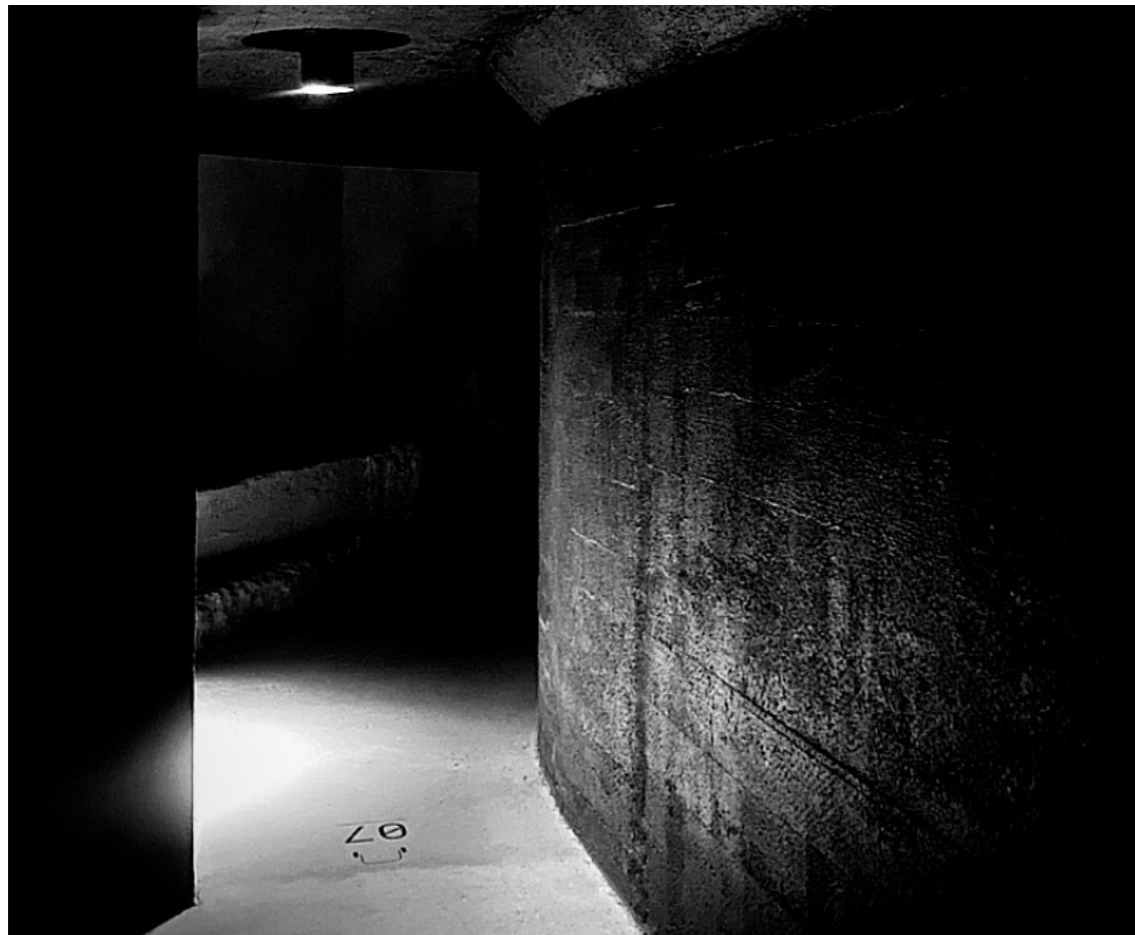
Jour 1 - Introduction

10:00 - Visite du Mémorial des Martyrs de la Déportation sur l'Île de la Cité.

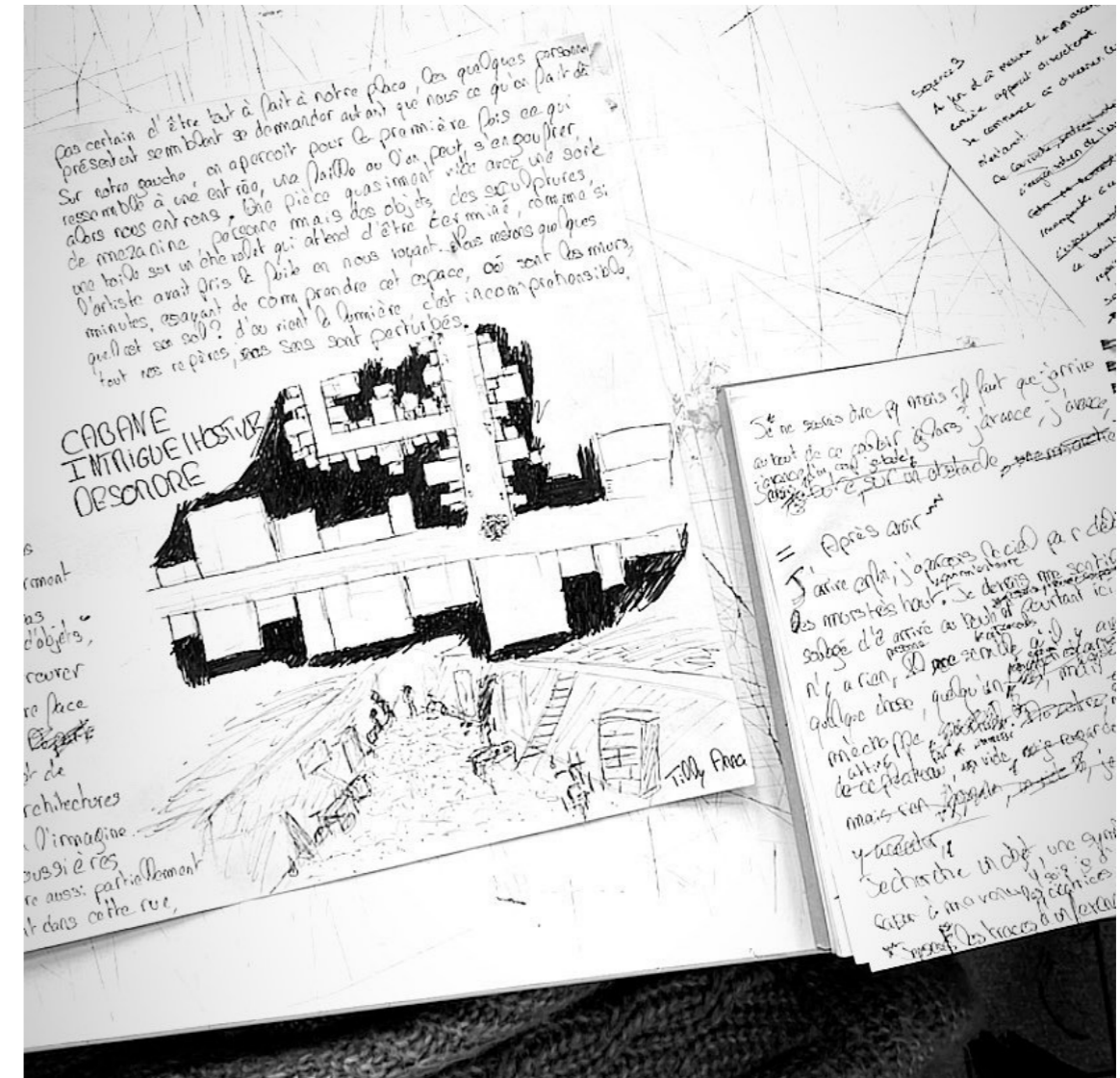
Il nous semblait important de démarrer le workshop en construisant une culture commune, une expérience partagée d'une petite architecture radicale, proche de l'école, capable de transporter le visiteur dans un monde à part. Les étudiants pouvaient par cette expérience, décomposer les principes spatiaux et narratifs aptes à générer une rupture avec le monde extérieur. Le chef d'oeuvre de Pingusson semblait tout indiqué pour semer les bases sensorielles que le workshop voulait apporter.

11:30 - Présentation en classe du concept d'Hétérotopie tel qu'énoncé par Foucault

12:00 Description et analyse et narration succincte de quatre lieux considérés comme hétérotopiques : La Sacra di San Michele, La Grotte de Niaux, la Piscina das Mares d'Alvaro Siza à Porto, et le club Silencio de David Lynch à Paris.



Mémorial des martyrs de la déportation, Georges-Henri Pingusson



Dessin d'Anna Tilly

14:00 - Exercice 1 : Expérience

Les étudiants devaient partir d'une expérience qu'ils ont vécu d'un lieu où ils ont fait une expérience de voyage, de transition, transformation, altération de la perception, seuil. En trois heures, ils devaient restituer cette expérience librement sur une feuille A3, sous forme de textes, schémas, dessins, plans... A l'issue de cet exercice, ils devaient extraire trois mots : un élément d'architecture, une sensation physique, et une symbolique. Ces restitutions nous ont permis à la fois d'évaluer les capacités d'expression graphique et écrite de chaque étudiant, mais aussi d'extraire des thèmes, des affinités, afin de composer des binômes le lendemain matin.

17:00 - Restitution



Jour 2 - Exploration

9:00 - Exercice 2 : Séquence

En arrivant dans la salle, les étudiants voyaient leurs restitutions de la veille affichées au mur, groupées deux par deux. Ils découvraient leur binôme, volontairement issu d'une année différente, et confrontaient leurs rendus pour comprendre ce qu'ils avaient en commun. Sur cette base, ils devaient inventer une nouvelle séquence, comme au cinéma. Il y a un début et une fin, un enchaînement chronologique, un choix de comment l'on se déplace, comment on guide l'œil, quel paramètre on met en avant, quel paramètre on occulte. Ils doivent décrire les sensations, les ambiances, éventuellement les actions ou le programme, mais ce de la manière la plus immersive possible. A la fin de la journée, ils devaient nous raconter cette séquence au seul son de leurs voix.

18:00 - (re)Présentation

Sans s'y attendre, en revenant dans la pièce à 18h, l'heure du coucher du soleil, ils découvraient une salle plongée dans l'obscurité. Nous avons installé un petit set-up avec une scène, deux chaises et une lampe rouge. Les binômes défilaient un à un et nous faisaient voyager plus loin que nous pouvions l'imaginer. Par la simple force de l'imaginaire, ils convoquaient des sensations, des images mentales, des zoom et des dézoom, des détails infimes ou des sensations des vertige, sans même avoir pris le crayon. Cet exercice devait à la fois les entraîner à la présentation oral, mais davantage à l'incarnation d'un projet et l'appropriation d'outils de narration moins classiques que l'oral d'architecture que nous connaissons.



Suzanne Velan et Louison Tessier sur scène



Maquette de Capucine Smirou, Marion Godard et Julia Wiesiollek

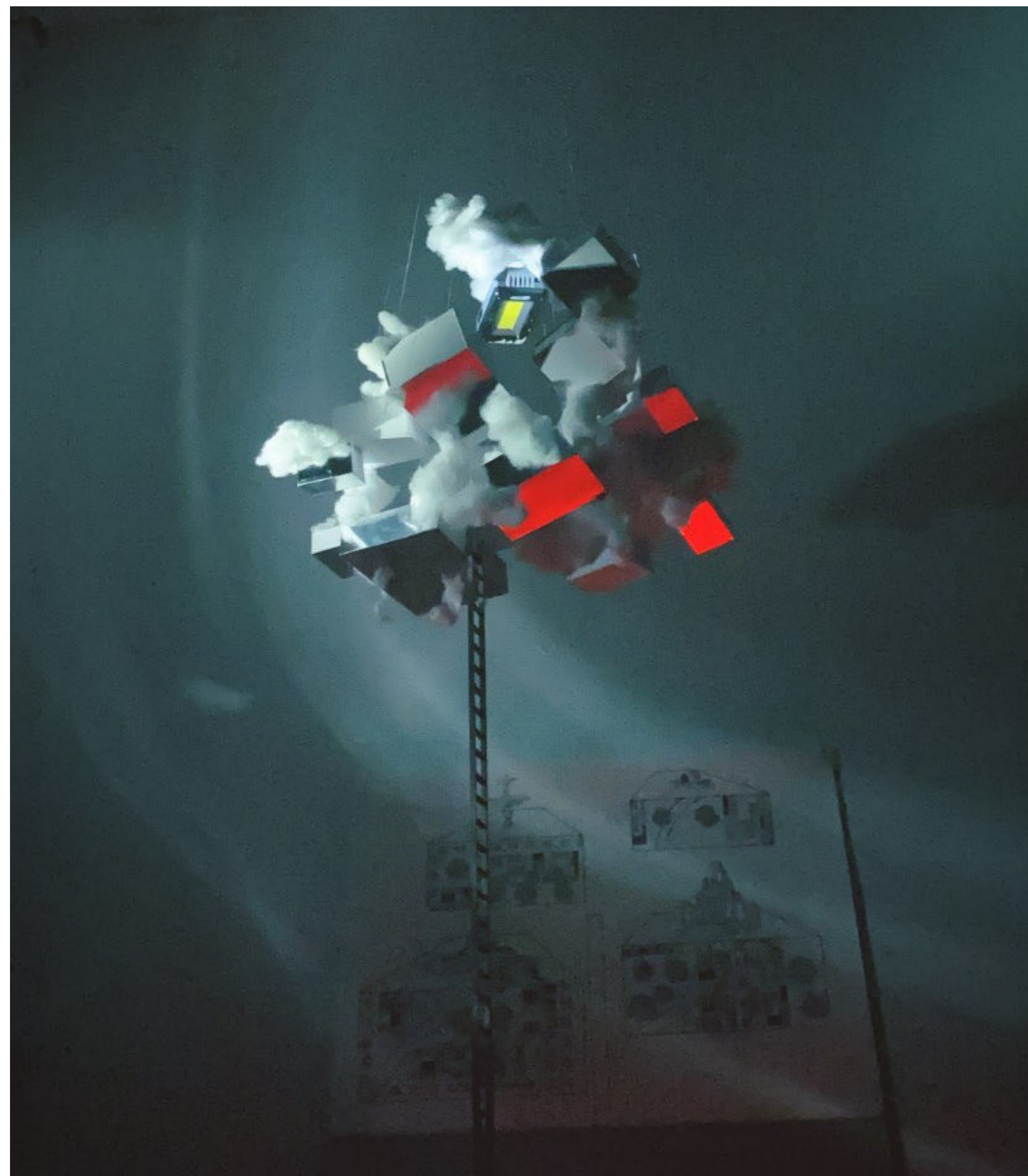
Jours 3, 4, 5 - Spatialisation

Suite à ces deux premières journées intenses d'exploration et de voyage, les étudiants ont enfin pris le crayon, les cutteurs, le plâtre, le béton, l'argile, le carton, la vidéo la photo la musique, et tous ce qui tombait sous leurs mains, pour mettre en espace leurs projets, les faire sortir de l'utopie pour entrer dans l'hétérotopie. Confronter la narration à l'espace tridimensionnel, représenter et raconter un projet spatial, avec pour seule contrainte 3 demandes de rendu : Une maquette d'emprise 50x50cm, un panneau A1, un oral immersif.



Jour 5 - Rendu

En seulement trois jours de production, les étudiants ont su chacun inventer leur monde à eux. La colle a pris entre tous les binômes, et l'effervescence dont ils faisaient preuve en expérimentant la matière dans les quatre coins de l'école, a abouti à un rendu qui dépassait toutes nos attentes. Il est difficile de restituer dans un dossier écrit, l'expérience de voyage que nous avons tous senti lorsqu'ils nous ont présenté leurs travaux un à un, incarnant littéralement les artéfacts qu'ils avaient produits sous nos yeux tout au long de la semaine.



Maquette-Sculpture de Thomas Lamaguy et Arthur Lyotier



TRAVAUX FINAUX



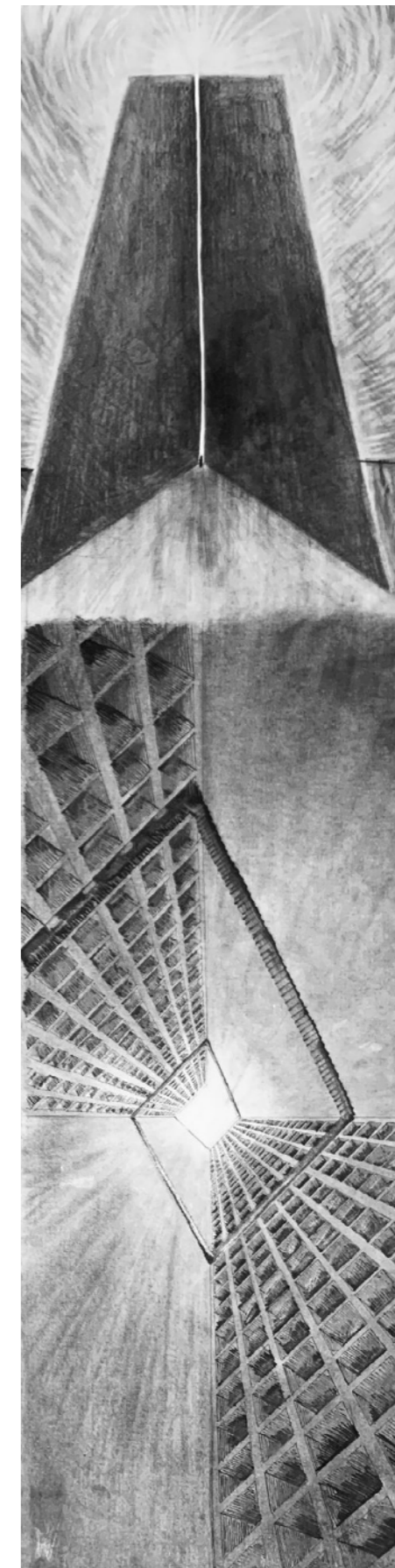
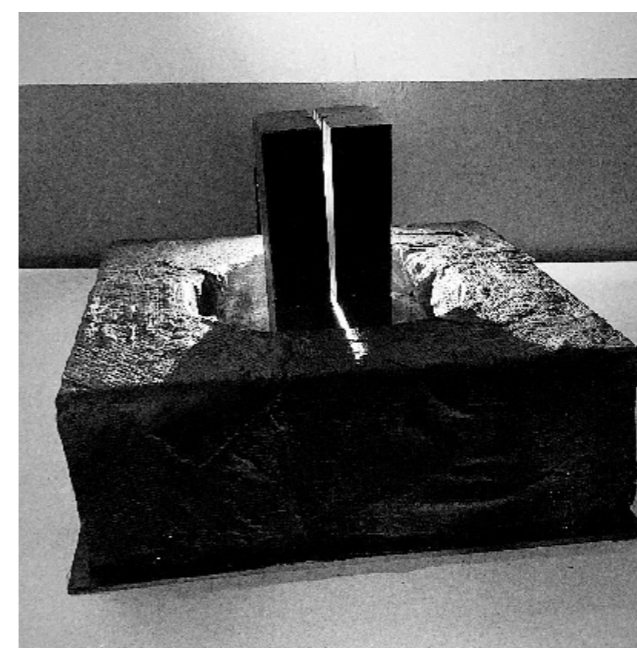
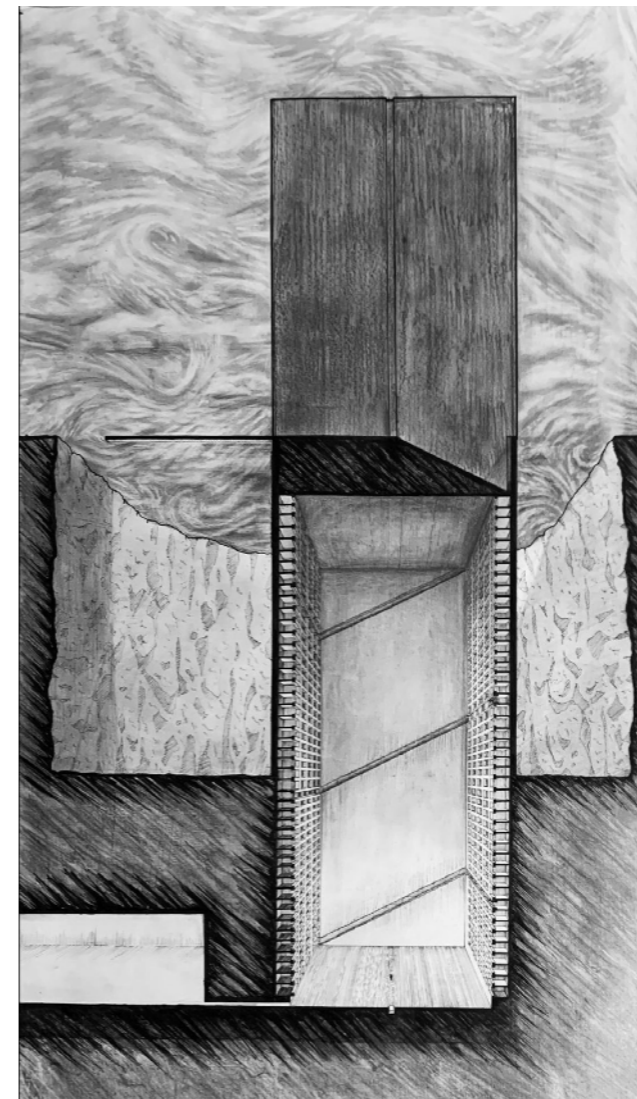
Capucine Smirou, Marion Godard, Julia Wiesiollek



DESCENTE AUX ENFERS

Angelina Cardinali, Virgile Galoux

« Une cagoule sur la tête vous êtes assis dans un fourgon. Le fourgon ralenti, quelqu'un ouvre la porte. Un homme vous saisit par le bras et vous tire hors du fourgon. Vous avez chaud et le soleil tape. L'homme vous fait marcher sur une centaine de mètres. On vous retire la cagoule et devant vous s'élève deux gigantesques monolithes taillés dans la pierre. Une fine fente les sépare pouvant à peine laisser passer le corps d'un homme. Vous vous retournez et vous comprenez que vous êtes sur une plateforme séparée de la Terre par du vide qui l'entoure, comme une douve. Vous voyez l'Homme s'en aller par une unique pacerelle sur laquelle vous êtes arrivé tandis que celle-ci se retire au rythme de ses pas. Aucun retour en arrière n'est possible. Le seul chemin possible est ce passage étroit éclairé par une lumière zénithale qui met en avant le relief d'une roche taillée grossièrement. Le passage est si étroit que vous devez vous y faufiler latéralement. Au bout d'une trentaine de mètres vous sortez enfin de ce couloir. Vous sentez des picotements sur vos jambes et vos bras, c'est la pierre saillante des parois qui a entaillé votre chair. Devant vous un escalier s'enfonce dans l'ombre. Vous empruntez ces marches aux hauteurs variables qui vous déstabilisent. En descendant, vous découvrez un espace aux dimensions démesurée dont les escaliers en longent ses parois. Une lueur attire votre regard vers le bas de la pièce qui vous laisse appréhender la profondeur de ce lieu sans en distinguer clairement tous ses recoins. Vous continuez la descente en différenciant à peine les marches étroites et ébréchées. La lumière vous attire, il n'y a pas de gardes corps ce qui vous contraint à lutter pour ne pas tomber en longeant les murs rugueux. Vous arrivez sur une plateforme qui vous laisse une trêve dans cette descente éprouvante. Vous apercevez des cellules. Impossible de discerner leur contenu mais le silence froid laisse à penser qu'elles sont vides. Seul le bruit de vos pas raisonne dans ce vaste et sombre espace. Vous êtes enfin arrivés en bas, un frisson vous traverse et vous levez la tête pour réaliser la profondeur à laquelle vous vous trouvez. Soudain, des grattements et des grognements font échos dans la pièce. Vous ne vous ne vous sentez plus très seul tout d'un coup. Face à vous le mur est comme creusé laissant le sol se prolonger sans en voir le bout. Cette cavité forme un passage qu'il n'est possible d'emprunter qu'en rampant. Une lumière émane de ce renfoncement. Les grognements s'intensifient. Vous vous accroupissez et vous vous précipitez vers cette possible issue. Vous voyez un filet de lumière dessinant la silhouette d'une ouverture Ouf ! Vous vous dépêchez de vous rapprocher de cette lueur. Arrivé au bout vous poussez sur ce qui vous semble être une trappe. Enfin passé vous êtes soulagés. Vous pouvez relever votre buste et vos yeux se plissent : une lumière étincelante vous éblouit. Vous êtes enfin dehors et libre. Vos yeux s'adaptent à la luminosité ambiante, puis petit petit le décor se dessine et laisse apparaître, une cour de prison. Il est temps de purger sa peine »



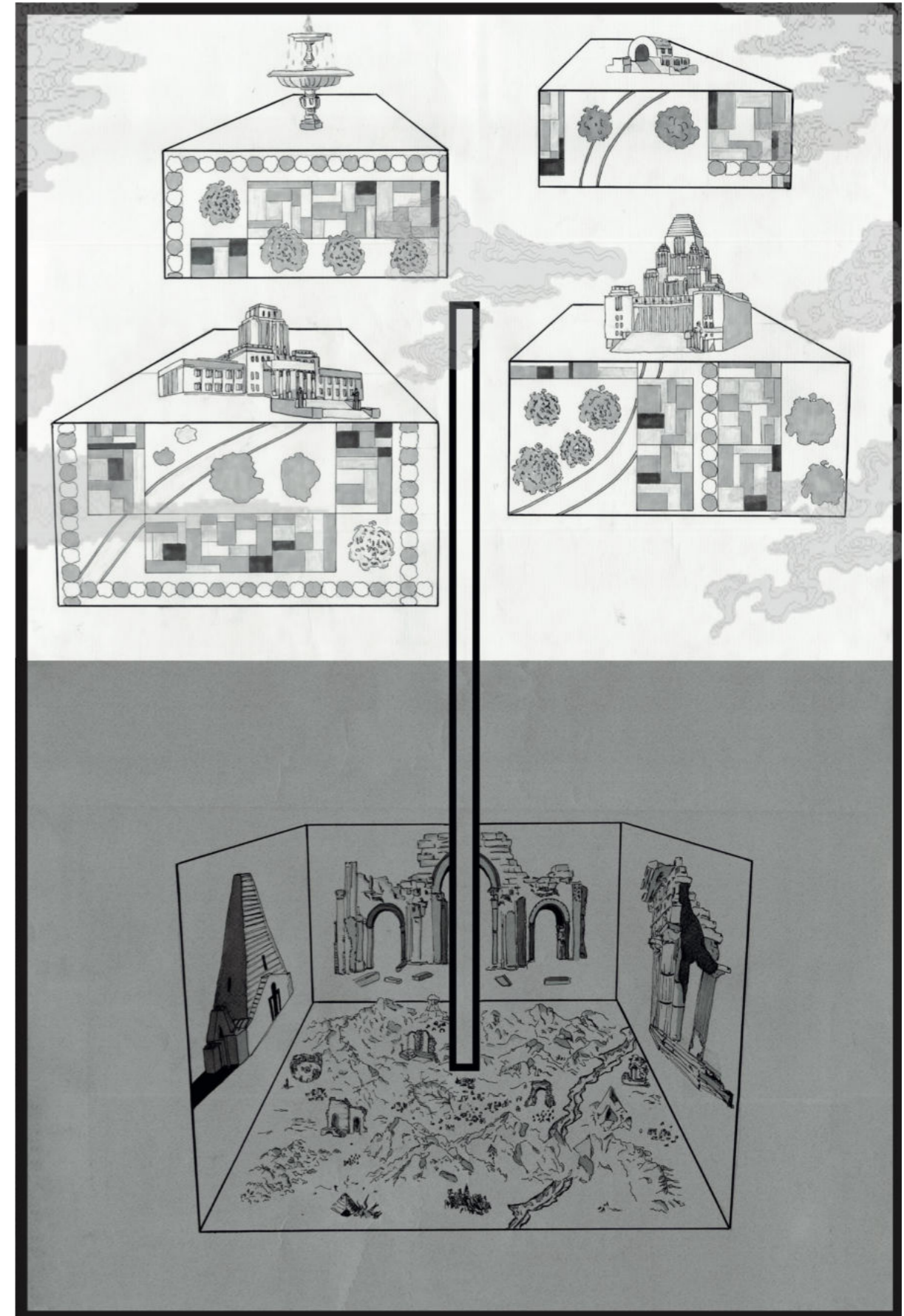


DESCENTE AUX ENFERS

Angelina Cardinali, Virgile Galoux

Des mois que nous marchons dans le désert et comme par magie ou mirage, un puit de lumière gigantesque apparaît net au centre une structure gigantesque qui flotte. Pressé de mettre un terme à notre périple nous nous approchons de celle que je devine être une ville. Son enceinte et ses murailles nous aveuglent tant elle réfléchissent le soleil et nous nous voyons malgré nous obnubilés par cette vision divine. Les yeux fixés vers le ciel, nous marchons avec un seul but en tête, y parvenir. Et pourtant nous sommes encore loin, pour une seule raison, notre taille, notre échelle ridicule par rapport à la grandeur qui se trouve devant nous. Nous nous rapprochons encore et encore jusqu'à être tout d'un coup plongé dans le noir, une ombre géante s'abat sur nous. ET TOUT D'UN coup on tombe.

- White Noise - On se dépoussière du gravat et du sable qui ont bien failli nous recouvrir et nous découvrons un monde, une nouvelle ville en ruine sous un ciel maintenant noir. On peine à voir tant la brume est forte et l'ombre profonde mais nos yeux s'habituent et on aperçoit en haut ce bord net, trop précis pour être naturel à l'origine de notre chute. 20 m plus haut le désert que nous avons parcouru, encore plus haut la ville dont nous rêvons encore et ici, ici l'enfer. Dans un enclos comme un trou béant sous la terre, nous sommes pris au piège, on pense avoir tout perdu : la chaleur de ce lieu et l'effet pesant qu'il nous procure nous prie d'une seule chose, renoncer à la vie. Pourtant on avance, comme des zombies, on ne marche plus mais j'erre, aucune route n'est tracée autour des bâtiments en ruines et les maisons ou ce qu'il en reste sont toutes plus basses les unes que les autres. Tout est pierre, minéral sans aucun matériaux organiques, le bois et l'eau semblent n'avoir jamais même touchés ce lieu. En m'approchant de ce que nous croyons être le centre, des restes d'arches de la et de colonnes m'indiquent qu'une ville peut-être florissante existait ici, je n'y croyais toujours pas malgré tout les vestiges que j'avais aperçu jusque là. Comment cet endroit, définition même de la mort, avait-il pu abriter la vie ? Inopinément une échelle nous apparaît, si fine qu'il avait fallu s'approcher tout près dans la pénombre. Cette vision seule nous redonnait espoir. L'échelle ! une porte de sortie ! on la voit maintenant clairement ! eeeetttt elle est trop haute, pendue au ciel elle ne touche pas le sol, mais nous ne nous décourageons pas pour si peu, tout ce qui traîne autour c'est à dire de la terre et de la pierre, nous servira de marchepied et finalement on arrive à s'élever. Adieu ce monde fermé, adieu ce bruit sourd semblant faire trembler le sol sous nos pieds, adieu cette ville horrible ! on s'agrippe ! - PINK FLOYD - On se hisse sur cette échelle, le bois des barreaux est rongé par le temps. nous devons faire attention à nos prises. Un des barreaux sur lequel mon pied se pose cède. Nous sommes pris par la peur mais aucun retour en arrière n'est envisageable. nos mains sont rouges, nous font mal, quelques échardes, on a chaud aux joues. notre ascension évolue l'air se purifie, le brouillard se dissipe, la lumière augmente, l'échelle est en meilleur état. nous commençons à discerner le chant des oiseaux. En nous rapprochant de cette terre notre cauchemar se transforme en rêve. Plus que quelques barreaux et enfin nous atteignons ce bloc tant attendu, une fois debout sur cette terre nous n'en revenons pas nos yeux, l'impression de renaître, le ciel bleu au-dessus de notre tête, cette ville si bien ordonnée, où nature et architecture cohabitent si bien ensemble. nous tournons sur nous-même et on voit les autres blocs flotter autour de celui sur lequel on se trouve, des ponts et escaliers en bois les relient entre eux. Les couleurs bleue blanche et verte dominent. Devant nous, de grandes dalles de béton carrées disposées en enfilade dessinent une rue où des maisons et temples se font face, elles semblent suivre une logique bien réglée. Les temples respirent la pureté, ils sont d'une blancheur éblouissante. En marchant nous croisons une rivière dans laquelle des poissons nagent, l'eau s'écoule entre les dalles de bétons. Des jardins se trouvent aux angles des rues formant des squares. Tout est propre, blanc. Le bruit de l'eau, des oiseaux et du vent dans les arbres nous apaise. Ce monde est si calme, les jardins regorgent de fruits et d'animaux, nous sommes bouleversés d'émotion par le contraste entre le monde du dessous et celui dans lequel nous nous trouvons actuellement.





POUR CEUX QUI SAVENT

Capucine Smirou, Marion Godard, Julia Wiesiollek

Chapter One : The mechanic city, the first world

"Quickly, quickly, everything is rushing, everything is busy, everything is illuminated and drowned at the same time, I fade into the crowd. This is the life of ordinary mortals. Metro, work, sleep, this is the sweet music that gives rhythm to our dull lives. The towers are always higher than the others. One however stands out from the crowd, not for its beauty, not for its originality, just for its height. 432 Parc Avenue is the tallest tower in the United States. The description will be quick, square windows that stretch to infinity. To climb the tower is to make the choice of a better life, the threshold of a new life. The lift crosses the floors. It floats, its ascent is endless

Chapter Two : The threshold

The access to the second world is delayed by a threshold. It is not an iron box that takes us there, we must reach it by our own means, by our own will. This threshold is a room. A black room whose only source of light is a halo of reflections that move to the rhythm of the water. The threshold is the last moment to turn back. In the darkness there is still time to return to the first world, the mechanical city. The threshold is the last point of no return. "Yet the light calls to me, it is hard to resist. From the hole in the centre, plants escape. They form a ladder. You have to climb them and hold on to them. It is an effort, but it seems necessary. The light is surely the only way out. "

Chapter Three : The Eden, the second world

The light, the smells, the sensations ... everything seems to be reborn. The small hill gradually descends towards a lake. It is shallow and you can walk around freely. The lake is an ellipse, without beginning nor end. The mirrors on either side reflect their image back to each other. "The garden is infinite, it shows the entirety of the whole and the reality of the self. All kinds of plants in green, purple and blue shades grow in a disorderly way. Water lilies float, irises wave and willow leaves sway in the wind. The large number of varieties also allows the place to change, the colors are transformed by the weather. Depending on the season, the space is thus modified by the flowering of the vegetation. A repetitive and yet unique temporal cycle unfolds in our project. Different scales of plants interact in the garden, creating a real refuge from the cacophony of the city. "The sound of water reaches me, it is neither the rush of waves nor the thunder of a waterfall. It is a peaceful splash. Indifferent to my presence, the leaves and insects dance. I float in the water like a star. I imagine a fictitious universe taking shape in the clouds, the world disappears, the past and the future merge in the present moment. I am only whole here.

This is our own interpretation of the place, the aim is ultimately for everyone to create their own Garden of Eden.

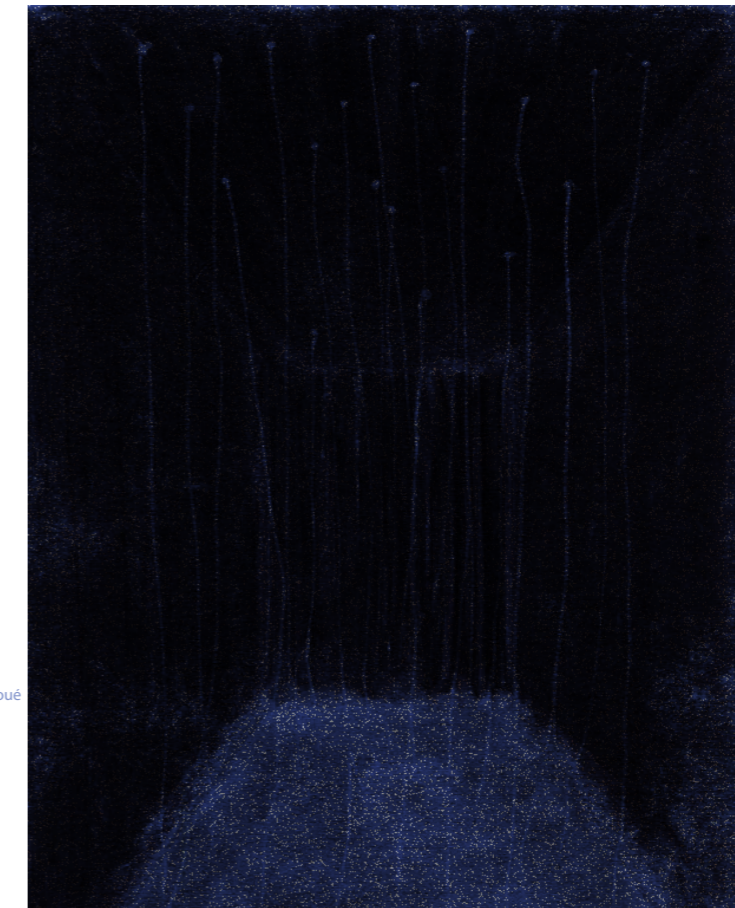




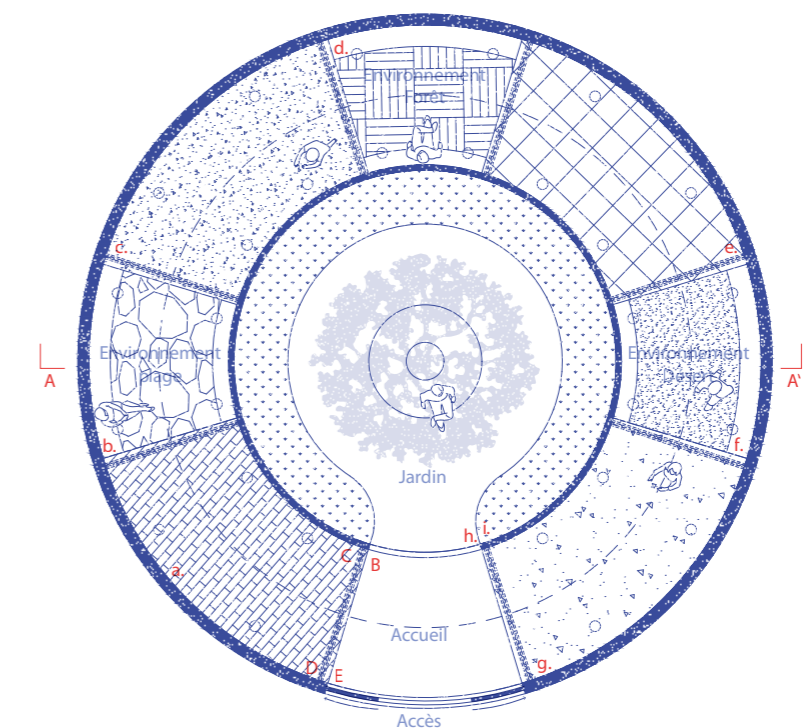
PAVILLON DES ÉLÉMENTS

Leen Mata, German Gomez

Au cœur de la ville, sous la pluie, un monolithe en métal rouillé prend un plan circulaire, une cascade d'eau calme descend des façades et une grande ouverture nous accueille. À la porte du pavillon, on aperçoit deux chemins possibles. Le premier mène à un jardin extérieur au noyau du pavillon, le deuxième est présenté par des couloirs de chaque côté, ils sont submergés dans l'obscurité et une brume légère s'impose au niveau du sol. L'hôte du pavillon me demande de retirer mes chaussures pour y accéder. Je rentre au jardin et les bruits de la ville s'arrêtent. Je me sens dans un environnement différent. Une banquette au centre est protégée sous le feuillage d'un arbre, elle-même étant circulaire, me permet de m'asseoir et de contempler une variété importante de fleurs et de plantes depuis tous les points de vues possibles. Le sol est divisé entre du gazon et des dalles en liège, celui-ci nous guide et nous indique par où il faut marcher. Je commence à ressentir sous mes pieds la douceur et l'élasticité de ce matériau, me donnant ainsi l'impression de flotter. Une fois à l'intérieur du pavillon, la lumière est presque absente. La brume au niveau du sol ne me permet plus de regarder où je marche. Perdu, des minuscules puits de lumière créent une constellation et me montrent le chemin. J'écoute des échos lointains à mes côtés, comme si j'étais accompagné dans une grotte, cependant, je n'arrive pas à voir les autres personnes. Le toit et les parois changent d'ouvertures et m'oppressent puis me libèrent. Surpris, une froideur engouffre mes pieds, je me retrouve sur un sol dur, avec une texture granuleuse et douce, c'est du carrelage en pierre... mes pas ne produisent aucun bruit. Plus loin dans ce tunnel, je n'arrive plus à voir la lumière de l'accueil, le mur de ma gauche est totalement vide, celui de ma droite est constitué de plusieurs morceaux de miroirs. Je suis dans la solitude totale face à une silhouette qui m'accompagne, ma propre silhouette. Désorienté, je commence à sentir du sable qui embrasse mes pieds, est-ce que ce pavillon est toujours en cours de construction ? Je remarque à ma gauche un son fibré, c'est un rideau composé de morceaux en métal, qui résonnent quand je les bouge et m'invitent à entrer. Au long de ce couloir intime, des sons et d'odeurs de la mer deviennent chaque fois plus présents. Des deux côtés, une lumière derrière la brume m'indique de m'asseoir. Je commence à voyager dans des mémoires passées ou dans l'imaginaire. Une fois sorti de cette cabine, je continue la traversée de ce long couloir obscur. Le sol change au fur et à mesure que je marche, du béton brut, du béton poncé, métal, moquette entre autres... Tous ces éléments et sensations sont impossibles à prévoir et me poussent à être présent dans mon corps Soudain, je marche sur un parquet, chaleureux, doux, il chante sous mon poids. Une deuxième cabine se présente. Une ambiance humide, froide, une odeur de bois et de terre me font frissonner. Un deuxième siège m'invite à voyager. Je commence à comprendre que ce parcours est un voyage sensoriel, la troisième cabine est accessible face à un sol en gravier, ce sol me fait sentir des piqûres. Avec des sons rocheux, sablonneux, cette cabine m'emmène dans un désert, j'imagine un horizon formé par des dunes. À la fin de cette traversée, je retrouve l'entrée, c'est la quatrième cabine, la ville avec toute son ambiance. En attendant que la pluie s'arrête, je recommence le cycle et un nouveau voyage.



oué



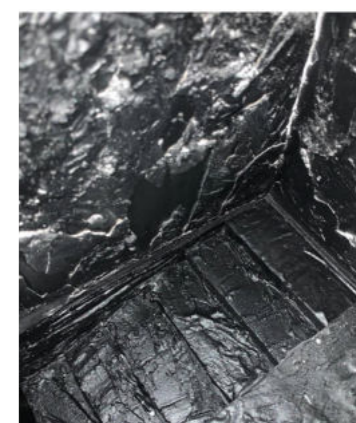
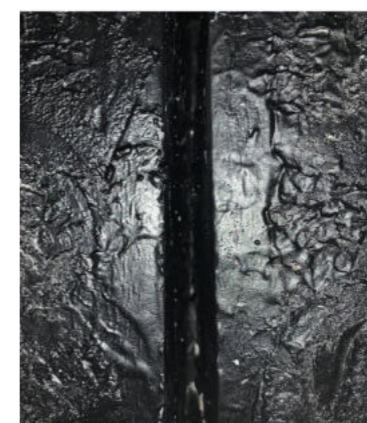
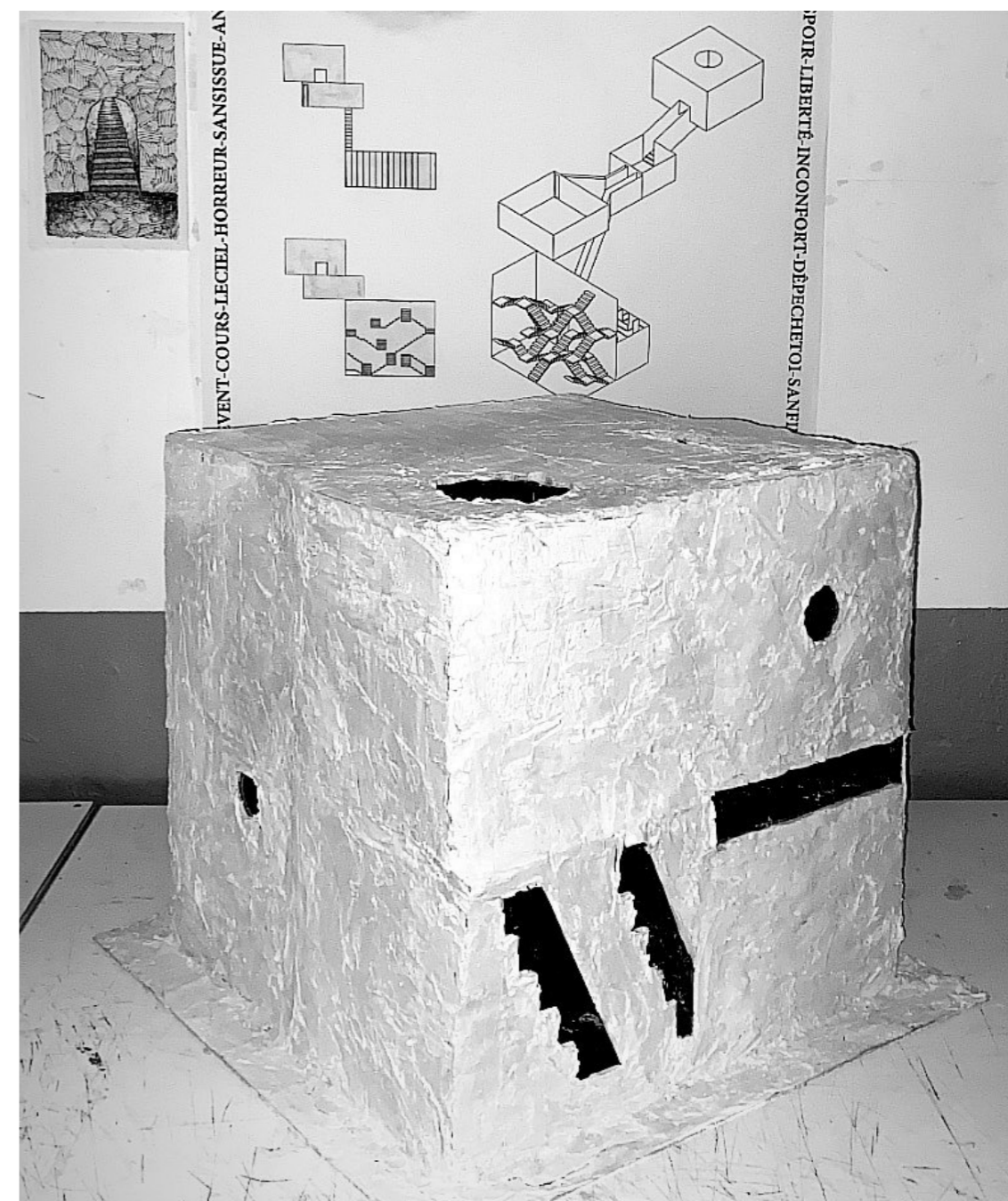
Plan du pavillon (1/50)



INTROSPECTION

Anna Tilly, Aurore Blachier

Et si ce n'était qu'une évasion nocturne ? Si ce lieu n'était que le fruit de mon imagination ? Un souvenir brumeux. Réel ou Irréel ? Jamais je ne discernerais le vrai du faux. Imprégnée par la ville, je flâne dans les rues bercées par les sons familiers. Je me laisse emporter par le rythme, tout est fluide et dense à la fois. Avec un œil curieux, je contemple les vitrines. Il y a de quoi satisfaire tout le monde. Les commerces se succèdent. Puis une porte, une simple porte au milieu de toutes ces façades vitrées. Elle dissone avec son environnement. Je m'arrête net. Je l'observe plus attentivement, c'est une porte ancienne en bois... Que fait-elle encore là ? Un étrange sentiment m'envahit, je ne saurais réellement le décrire. Il me pousse à franchir la porte. Que faire ? Hésitante, je pénètre à l'intérieur et je la referme derrière moi. Je m'engouffre dans l'obscurité. Malgré la sensation de ne pas être la bienvenue, une envie irrésistible me persuade d'avancer. Je cherche mes repères, quelque chose auquel me raccrocher. Je sens le parquet craquer sous mon poids et reconnait un mur de tapisserie dont je ne peux discerner les motifs. J'avance de quelques pas. En sondant l'espace, mes mains rencontrent rapidement une surface rugueuse, froide et coupante. L'air est humide et pesant. Pour me guider je tâtonne cette paroi irrégulière. J'avance, à gauche. A droite. En avant. En arrière. La hauteur sous plafond se rétrécit, je chute et me retrouve à ramper. Je parviens à me relever mais je suis blessée. Je ne peux faire demi-tour. Je dois reprendre mon chemin, continuer ma route. Brutalement, mon pied heurte une surface. C'est une marche. Un escalier se dresse face à moi. L'obscurité se dissipe et j'aperçois une lueur. Au fur et à mesure de mon ascension, la lumière émerge discrètement. Je commence à discerner les éléments qui m'entourent. Ce que j'observe, je ne saurais l'expliquer. C'est incomparable à ce que j'ai pu voir auparavant. Mes repères sont altérés. Tout ce qui me rattachait à l'espace urbain c'est dissipé. Il ne reste que l'obscurité. Les paramètres sont étrangers à notre quotidien, les éléments semblent disposer aléatoirement. Rien est à sa place. C'est seulement à ce moment, que je me rend compte que le bruit de la ville s'est évaporé. Il a laissé place au silence. Pourtant il est là tout autour de moi, de l'autre côté de cette paroi. Je me sens déconnectée, en rupture avec le monde réelle. Je me retourne pour vérifier que je suis bien seule. Personne. Pourtant, j'ai la sensation constante d'être observée. Plus j'avance et plus cela devient pesant. L'omniprésence d'une énergie. Pourquoi cette impression ? Que s'est-il passé ici ? Vers où ce chemin me mène ? J'arrive enfin à bout de mon ascension. L'espace s'ouvre, s'élargit. Des murs très hauts se dressent face à moi et les surfaces deviennent lisses. Je retrouve une certaine régularité et organisation dans l'espace. J'aperçois enfin le ciel, cela me rassure d'une certaine manière. J'ai l'impression d'être arrivé au bout de mon parcours. Pourtant ici, il n'y a rien. J'imaginai que j'allais découvrir quelque chose ici, que quelqu'un m'attendait. J'étais sûr de moi pourtant, j'étais persuadée d'obtenir des réponses. Du vide, seulement du vide. La situation m'échappe. J'ai l'intime conviction que quelque chose est arrivé ici. Cet endroit me parle, raconte une histoire. Témoigne d'un récit passé. Je vois dans la lumière et les cicatrices des murs les restes d'un passé. Visible et invisible à la fois. Le vide exprime l'histoire. Je m'avance au centre de la pièce. Je regarde le ciel, puis le sol, un vide, encore un vide. Je me penche pour observer ce qui se dissimule au fond de ce creux. Mon point de départ.





TARTARUS CLUB

Talinga Notaras, Owen Conjard

Ce soir nous accompagnons deux jeunes mortels une aventure le temps d'une nuit...ou plus.

« Vas Tal dépêche! Finis la bouteille on va bientôt passer! »
« Mais t'inquiet c'est un nouveau club ils acceptent tous le monde! »
« Oui bah parles pour toi t'es une fille hein! »
« Bah justement t'es avec moi ya aucuns risques, arrête de stresser! »
« OK bah vas-y lâche la bouteille ça va être à nous. »
« Bonsoir on est deux. »
« Bonsoir cartes d'identités s'il-vous-plaît. »
« Voilà! »
« Allez y. »
« Merci! Ça a l'aire marrant putain! »

Chapitre 1 : le Styx

Lorsque la porte se referme derrière eux, plus aucun bruits, plus une trace du monde extérieur, du silence. Puis comme une berceuse, l'eau qui ruisselle, puis coule de plus en plus fort. Leurs yeux s'adaptent à l'obscurité et devant eux le long couloir descendant semblerait les emmener dans les entrailles de la Terre. Ils commencèrent alors leurs descente portés par la gravité et la mélodie de l'eau comme un fleuve qui les emportent.

« Putain regarde ya des arbres! »
« Tu penses qu'on va descendre pendant combien de temps? Parceque la j'ai la trouille j'ai l'impression que les arbres ils bougent! »
« Chepa mais ils auraient pu mettre des escaliers la, moi j'ai mal aux genoux et en plus on voit rien! »
« De ouf! »

En effet les murs et le plafond sont recouverts de branchages, d'arbres démunis de feuillage qui semble engloutir la lumière, ne laissant à nos jeunes curieux à peine de quoi voir leurs ombres.
« Attends! Attends! Écoute de la musique! »
« Oh putain enfin du plat! »

Puis comme le travail d'une force divine de grandes portes s'ouvrirent! Laissant la musique briser cette longue marche silencieuse! Ils entrèrent.

Chapitre 2: Pluto

Nos deux coopèrent se retourne alors face à un espace qui semble dépourvu de limites, face à eux des corps dansant se mêlent à une forêt luminescente. Ces arbres pourtant dépourvus de feuillages semblent briller et sur leurs branches sont délicatement posés des fruits, rouge, qui semblent ne pas venir de ce monde, et pourtant si appétissants. Les deux amis avancent vers le centre de l'espace ou le ciel et la terre ne font qu'un, en quête d'hydratation toxique. Mais les arbres et la foule rend le déplacement compliquer, ils s'allument entre les obstacles sur le rythme de la musique puis lentement laissent emporter, dansent, dansant... ciel et la terre ne faisant qu'un.

« Hahaha ça fait combien de temps qu'on danse? Viens on fait une pause clope! »
« Je sais pas mais oui je suis chaud pour une clope! Mais il est ou le fumoir? »
« Ha attends regarde la ya de la lumière! »
« Mais ya écrit quoi là? »
« Euh Ta-r-ta-rus? »
« Oui bah on dirait un ascenseur viens on va voir! »

Chapitre 3 : Tartarus

La prison du titan Kronos, le dernier niveau de la vallée des morts. L'ascenseur comme un faisceau de lumière les emmène alors dans une descente vers les abysses. Arrivé en bas une fumer rouge sang les accueille, il fait chaud et ici la musique n'est qu'à peine perceptible, seule les voix des conversations des silhouettes dans la fumer sont portés par l'air épais.

Chapitre final : Rédemption

Au petit matin, pour nos deux mortels la soirée touche à sa fin. Le jour se lève en même temps qu'une envie déjà pressant de retourner dans ce monde sous-terrain. La soirée quand à elle continue pour ces êtres pas vraiment de ce monde. Et accueillera a nouveau nos deux amis, pour un séjour peut-être plus illimité





RECEPTACLE

Louison Tessier, Suzanne Velan

Je me rapproche du sol et retrouve une position primitive pour pénétrer l'organisme, l'élément sombre m'englobe. Mes yeux mettent quelques instants à s'adapter à la pénombre. Je me sens à l'intérieur d'un corps creux et humide. Les parois se déforment, s'élargissent. Je touche l'une d'elles, la texture rocheuse semble se réchauffer. J'aperçois une lueur chaude au loin. Mon corps déplié se saisit d'un espace inconnu. Je me retrouve face à une immense paroi épaisse éclairée par une petite bougie. Je découvre, de chacun des cotés, des masses sombres. L'espace résonnant m'effraie mais je continue d'avancer et fais le choix de me glisser dans la faille de la paroi épaisse. Je dois me mettre de côté. J'arrive dans un espace tampon où je vois, devant moi, une marche m'arrivant au bassin. Le plafond me comprime. Je comprends alors que je vais devoir me contorsionner pour passer. Une fois gravi, je m'aperçois que c'est un escalier dont le plafond devient de plus confortable. Je vois au loin une lueur blanchâtre qui m'attire. Peu à peu mon corps se déploie. Le lumière est si forte que mes yeux sont éblouis. J'arrive à discerner dans cet éclair blanc une ouverture circulaire dans laquelle je passe en l'enjambant. Je ferme les yeux quelques secondes, pour leur laisser le temps de s'adapter. Je sens un air pur et libre. J'ouvre les yeux, et regarde en l'air, le ciel, l'immensité vide et pleine à la fois. Je me retrouve dans un immense entonnoir lisse dont la pente me semble pouvoir être gravie. Je m'élanche et glisse. Le ciel est comme un but. Je m'élanche et tombe, je glisse jusqu'au fond du précipice. Mon corps en boule est engourdi. Je peine à me relever, je me sens comme piégée. Je me retourne et vois alors un deuxième accès, un espoir. Je m'y insers et retrouve la pénombre et l'odeur de renfermé humide du corps creux. Cette fois-ci le corps est composé d'un liquide aqueux m'arrivant aux mollets. Mes yeux s'étant adaptés à la pénombre, je me rends compte que je suis dans un espace composé d'une succession de cavités rocheuses baignées d'une substance épaisse. Je descends dans chacune des cavités, mon corps glissant doit s'assurer à chaque prise trouvée dans la roche irrégulière. J'arrive au bout et l'espace sombre me laisse apercevoir le reflet d'une lumière qui m'est singulière. J'enjambe une petite paroi fine et m'extirpe du liquide gluant. Enfin au sec, je me glisse entre une paroi épaisse et le mur, la lumière s'intensifie. Je reconnais la bougie du début et me rends alors compte que je suis piégée dans ce corps circulaire.

